

JE SUIS CELUI QUI CHANGE LE MONDE

Marion Renauld / 9-11 mars 2015

1. UN SAVANT DETAIL

Trois pages suffisent parfois à transformer de fond en comble un paysage qu'on aurait cru parfaitement adapté à l'homme. Et ainsi suffirent trois pages au début des années soixante.

Le philosophe Edmund Gettier publie alors un article au sujet de la connaissance. La définition qu'on était parvenu à formuler après quelques siècles de rigueur intellectuelle, sur laquelle on pouvait ainsi prétendre fonder la validité d'un certain nombre de raisonnements, de théories ou même encore d'actions quasi-quotidiennes, soudain, parut très faible. La communauté scientifique en fut si ébranlée qu'on cherche toujours comment contourner le problème.

L'idée est intéressante parce qu'on croyait savoir, alors qu'en vérité, ce qu'on tenait pour acquis était si instable qu'un coup de crayon par là ruina l'édifice. Gettier remet en cause les trois conditions qui sont censées déterminer un contenu mental comme connu par un sujet, mais il ne traite pas une condition par page. Il affirme en somme que nous avons peut-être des critères nécessaires, mais que ça n'est point suffisant pour garantir que nous savons. Quelque chose manque. Que le contenu fût vrai, que le sujet croie ce contenu et qu'il possède une raison de justifier sa déduction, c'est bien. Pourtant, il en faut plus. Au moyen de son imagination un peu débordante quoique pas folle, Gettier élabore une histoire dans laquelle un sujet sait quelque chose, comme par hasard. Ce qu'il croit est vrai, ce qui le justifie à croire est faux. C'est l'infailibilité de la

connaissance qui est en jeu, et cela passe par un doute concernant ce qui la soutient. Les trois pages ne contredisent donc pas le fait que nous sachions ce que nous savons, mais en appellent à plus de garantie, puisque parfois nous nous trompons sur ce qui péremptoirement nous pousse à conclure.

L'épine que le philosophe Edmund Gettier a plantée dans le tronc de l'épistémologie a fait éclore quantité d'articles, se présentant chacun comme autant de tuteurs pour sauver les fleurs de la pensée humaine. Bien sûr, le jardin est grand et l'esprit plus vaste encore. Nous pouvons nous en sortir. Mais ce n'est pas possible de nous en détourner, parce qu'un micro-élément dans la totalité de l'univers a changé, et tout est bouleversé.

Il reste remarquable de noter qu'avant d'être mis au courant de cette révolution absolument aberrante dans le champ de la réflexion théorique, nous sommes quand même capables de mener notre vie. Et encore après. Nous continuons à penser que nous savons ce que nous savons, et que nous avons dans nos mains, nos cellules ou nos arguments, de très honnêtes raisons de croire ce que nous croyons. Mais non. Plus. Nous roulons notre bosse dans l'ignorance la plus crasse, à toujours toujours toujours devoir avancer des preuves de ce qu'on raconte. Et des preuves de preuves. Et des considérations sur le cadre des enquêtes et des sortes de circonvolutions humbles, avouant combien faibles sont les degrés d'une évidence.

Trois pages vous amènent à vous demander (vous forcent férocement, même) si vous possédez de bonnes raisons de croire que vous êtes ce que vous êtes. De là vous pourriez juger que c'est montrer vraiment peu de considération à la vérité que de nous regarder dans des miroirs, et non des microscopes. Et que les devins et les cartomanciens ne manquent pas d'air. Vous pensez que vous êtes menés par le bout du nez et une infinité d'imprécisions cruelles. Les catégories sont trop lâches, le sens pas assez commun, chaque fois détourné. Et puis vous pensez qu'il faut voir à ce qu'on veut savoir. Comment on justifie.

Il ne s'agit pas de rendre compte de ce qui nous permet de vérifier, mais de poser les exigences de la vérification. Si c'est même réalisable. Il existe des leviers d'exigence. Gettier demande vraiment beaucoup. Demande-t-il trop ? Est-ce trop de s'examiner au microscope pour savoir qui on est, ou n'est-ce pas plutôt inapproprié ? Car nous reconnaissons mal nos cellules, et rarement nous en revendiquons le titre de propriété (ôte-toi de là, elle est à moi ! Elle est moi !). La connaissance infallible est un songe, Monsieur Gettier devient Charon.

2. PENDANT CE TEMPS

Pendant ce temps, tu suis les informations et tu essaies de voir ce qu'on peut bien y comprendre, et ce qu'on peut faire, quand sont disséminées partout à travers le monde des petites boules d'ignorance et de méchanceté, et quand subsistent des actes de résistance, de générosité et d'aide sincère à la personne humaine ou à tout vivant comme il se donne dans son effarante diversité. Quand un mélange si subtil de réussites évidentes et de catastrophes sans nom s'opère dans une forme d'indifférence envers un plan supérieur.

Pendant ce temps, il faut dormir pour encaisser tout ça et pouvoir rebondir.

Pendant ce temps, tu défends au fond hasardeux de tes pensées l'entrée au chaos, avec une certaine dose d'assurance et d'appréciation sensible de la beauté du ciel, des mouettes, des ponts, de l'eau et de ces objets inutiles que des types inventent, animés d'une obstination poétique, comme par exemple une machine toute mécanique à créer des bulles d'encre s'échouant sur une feuille de papier, ladite sitôt posée sur celles déjà faites, jusqu'à une couture automatique en fin de parcours.

Et tu vois : les champs de combattants auxquels on offre à Noël des livres de bulles. Et tu vois la Bible, le Coran, le Talmud ou les Mille et une nuits, Ulysse, le

roman de Renart et le livre de bulles. Pendant ce temps, les susnommés vivent séparés, c'est-à-dire sans influence dans la manière de les agencer. Ou bien ce n'est rien que la même chose, avec des sentiments plus ou moins revanchards.

Pendant ce temps, demain c'est lundi, et il faut y aller.

3. UNE SERIE DE DISCOURS EN FLAMMES POUR UN CHANGEMENT DE PARADIGME

C'est sûr qu'il faut souvent plus que trois maigres points pour altérer les consciences, et on ne sait jamais à l'avance dans quelle mesure s'en féliciter. Prenez la révolution française. Ou plutôt souvenons-nous, avant même la suite des événements comme des grumeaux lancés dans la soupe tiède de l'Histoire, qu'il fut une très très longue période pendant laquelle des concepts aussi puissants aujourd'hui que ceux de liberté, d'égalité et de fraternité, clairement n'existaient pas, ni ne ceignaient les fronts de nos communes bâtisses. On vivait d'obligances et de prévisions météo, pour les champs et dans des relations toutes codifiées, premières nécessités, carnivals, établissement bonant malant d'échanges de marchandises.

Puis nous avons inventé des lois, des institutions et cette notion de nation, à propos de laquelle on se demande toujours ce qu'elle vaut, vu le plus simple principe de l'hospitalité au pèlerin. Nous avons déclaré et déclamé, nous avons constitué ensemble, oubliant peu à peu l'assiette qui reste vacante.

Ça se passe avec des hommes et des discours, dans des lieux qu'on va se mettre à dédier au peuple. En même temps que la nation, le peuple qui se lève, qui se sent, qui se reconnaît à l'ennemi qu'il cherche à exclure. Vous savez tout ça. Les changements de calendrier, plus tard l'instauration du changement d'heure, les industries qui comptent plus que la noblesse, plus que le peuple, plus que chacun. A la révolution, nous agitions des drapeaux et des têtes. Nous voguons

vers quelque chose de plus grand que nous avec l'arrogance de celui qui ne paiera pas Charon, ni un Dieu ni la Nature, mais quand même une grande idée. Nous ne pouvons initier un changement si nous manquons d'une grande idée.

Les assemblées de citoyens plaidant leur cause, la cause commune, les fièvres et les fureurs, le sang versé par décision humaine, au nom du peuple. De la Liberté, de la République, de la Vérité et du respect de la Dignité des Droits des Personnes, plus ou moins tout le monde. Les noms que l'Histoire retient s'incarnent d'abord chez des nourrissons geignant, rendus adultes et gueulant pour des sommets laiteux.

Des flammes, forcément attirées vers le haut, pétaradent nos lunatiques ambitions. Autrement dit, on ne se sent plus pisser. On ne vénère jamais des objets, toujours des esprits, des êtres éthérés, même quand ils sont cachés dans la forêt. La fumée est quelque chose qui attise notre curiosité, parce que les objets qui nous encombrant, on l'a déjà noté, ont plutôt tendance à tomber, choquer et cogner, moins à s'envoler. Comment, cette chose défie la gravité ?!

Le peuple, la liberté ou même la mort, défient la gravité.

4. ICI

Ici et maintenant, actuellement, effectivement, nous agissons encore des drapeaux et des têtes. Du point de vue d'ici et maintenant, nous les regardons d'un mauvais œil, ces gens, là-bas, qui secouent des têtes rouges sous des drapeaux noirs et blancs. D'ici, nous trouvons les cris déplorables, quand encore nous les entendons. Ce n'est pas la fureur d'un Paris sens dessus dessous, où le roi sort de sa calèche et plonge dans le tribunal du peuple. C'est plutôt des barbares avec leur foi inquisitrice, un triste sens des responsabilités à l'égard du bien commun. Pardon, du Bien Commun, du Contrat Social, de la redevance TV.

Ces gens-là se battent dans la boue, égorgent à même le sol devant une caméra, quand nous montions des échafauds et projetions le sang tout frais dans la foule palpable, vibrante, avide d'apprendre. Le sens de la justice collectivement partagé, pas une arène où faire jouer les bêtes, mais une place qui sert de théâtre à la morale et au bonheur humain.

Les journaux sont la vitrine muséifiée de traîtres narguant des équipes entières de justiciers. Qui sont les traîtres ? Qui sont les justiciers ? Est-ce que ce ne sont pas toujours les justiciers qui disent que les autres sont traîtres, parce qu'on ne voudrait jamais en être ?

Ici et maintenant, forcément tu regardes d'un œil extérieur les deux camps et tu penses que de toute façon, chaque fois, ce sont des camps. Que nous ne changeons pas le monde en étant comme un cow-boy et son âne, ni roi ni foi ni loi. Tu les regardes agiter de la chair et des concepts, et quoi, tu vas boire un verre. Ou tu choisis ton camp.

Et dans chaque moment, depuis cette position mirador, tourelle ou minaret, tu chantes les louanges de la grande idée que tu as choisie, qui t'a élu. En turban, en carmagnole. En toge. En kimono. En habit tressé par des mains millénaires.

Ici et maintenant, nous secouons aussi des mannequins et des marques. Du point de vue d'ici et maintenant, on ne sait pas s'empêcher de penser que les costumes doublés d'une cravate sont le signe universel de la classe. Un chapeau en fourrure est tout de suite plus connoté.

Et tu imagines : des vidéos qui montrent de types menaçant en train de coiffer la tête d'une femme détendue, sereine et souriante. Des traités de paix en maillots de bain. Des geishas aux caisses des magasins et des juges en armures. D'horribles personnages déguisés en nymphes des bois, des classes de télépathie sur les échafauds, ramifiant le langage, parlant à tous. Tu vois des maintenant

impensables et des ici si différents, sachant bien qu'il est fou, celui qui prend ses désirs pour la réalité. Mais tu te demandes si c'est même possible d'y croire quand on perçoit vraiment.

Ici et maintenant, tu cherches à construire ton bonheur. Tu as revu tes idéaux à la baisse, tu parles de compromis avec une voix réaliste, qui vient de l'expérience, et donc une voix qui sait. Tu mesures la distance entre les rêves et cette chose informe, sauf quand brutalement tu retournes le problème et t'extasies devant ces succès de la bonté toute humaine. Tu focalises. Tu dis que les choses avancent, que ce sont toujours l'amour et la vérité qui gagnent, sauf quand brusquement tu bats les cartes à nouveau jusqu'à cet affligeant constat. Ça intéresse peu de gens, n'est-ce pas, de satisfaire tout le monde. Tu crois que satisfaire tout le monde oblige à se limiter soi-même.

Tu préfères reconnaître tes ennemis au genre de têtes qu'ils souhaitent agiter, au type de valeurs qu'ils défendent. Parce que tu préfères fréquenter tes amis. Parce que tu crois savoir qu'il faut des consensus, au mieux. Tout ça est terriblement déroutant.

5. L'HYPNOTISEUR

L'hypnotiseur est celui qui vous dit quoi faire et que vous suivez à la lettre comme une commande indiscutable.

Une phrase peut changer un homme.

En l'exemple, c'est une jeune fille aux cheveux longs. Se prête volontiers à la démonstration d'un vieil homme à la barbe mal rasée, blanche, et au ton rassurant. Nous pouvons hypnotiser les animaux et nous pouvons hypnotiser

notre part animale. Nous pouvons laisser une aiguille pénétrer notre peau, nous pouvons laisser une incitation monter jusqu'à cette part inconsciente là-haut.

A présent qu'il a annoncé qu'elle dort, elle dort, et sitôt qu'il lui ordonne de se réveiller, elle se réveille, et sitôt qu'il a passé l'information d'une remarque à propos de ses chaussures, dans son faux sommeil, au premier clignement d'œil, celle-ci ne résiste pas à répondre cela, que ses chaussures, avion à réaction. Et puis sommeil, de nouveau, et réveil en douceur. Tout est préparé, posé quand il faut où il faut, le changement est radical, plus ou moins temporaire.

L'art de la suggestion ne pourrait-il pas plonger chacun dans un bienheureux demi-sommeil, ou éclairer nos choix d'une malice agréable ?

6. AU CŒUR MÊME DE L'EXISTENCE

Depuis ta chaise tu regardes l'hypnotiseur, dans la salle de cour remplie d'élèves consentants. Tu te dis que les institutions de ton pays ne peuvent pas être si mauvaises, tant qu'il est donc encore possible d'inviter des psychiatres capables de jouer aux magiciens. Bertrand raconte : a commencé vers quinze ans, sa première tentative consiste à appliquer un exercice trouvé dans un livre de la fin du XIX^e siècle au fond du grenier de ses grands-parents et dont la maison d'édition a depuis fermé en 1911. S'est soldée par un grand succès. Au bout d'une semaine, on visitait l'enfant pour vivre l'expérience.

L'homme devant le corps de jeunes curieux, son ventre rond sous son pull en laine, vérifiant le temps à voix haute, disant combien vite il passe, disant que le plus difficile à faire dans une vie est de se séparer de nos conditionnements, de lutter contre les influences qui vont contre la liberté, disant que n'importe quel homme ici-bas et pour toujours, vous, moi, lui, n'a besoin que d'amour et de reconnaissance.

N'a besoin que de savoir qu'il est aimé, qu'il possède de la valeur, qu'il est précieux comme toute chose ici-bas et pour toujours. Qu'on reconnaisse nos droits. Que nous acceptons nos devoirs par inclination.

Au cœur même de l'existence, bêtement nous nous acharnons à agir comme des cellules tellement incapables de prendre sereinement en considération nos besoins les plus fondamentaux que nous agissons pour détourner l'attention, têtes et drapeaux. Ou que c'est assez drôle de sentir souffler le vent dans les nuques printanières.

Depuis ta chaise éloignée et ta vue sans lunette, flotte le grand hypnotiseur. Un charlatan parmi tant d'autres, conviant quelque chose de plus aérien que nous. Il dit « Maintenant que ta main est posée sur la surface de cette table, je compte trois, et à trois ta main reste collée à ne plus pouvoir bouger, ta main est immobile et tu ne peux pas la décoller, un deux trois ! Tu essaies de bouger ta main, tu ne peux pas, ta main est là comme attachée à la surface de cette table. » Et la fille s'acharne en vain. Et toi tu regardes le spectacle et tu te demandes comment même c'est possible de faire ça, comment il est possible de ne pas se rendre compte et pourquoi ça ne marche pas avec tout le monde, parce que ça ne marche pas avec tout le monde, dit-il, par exemple ceux qui sont un peu névrosés ou ceux qui n'arrivent jamais à lâcher prise.

Il dit donc à la jeune fille qu'elle est normale, que ça marche avec les gens normaux, c'est-à-dire : ouverts aux autres, au contact facile. Il dit encore que le problème crucial des hommes est le rapport qu'ils ont avec leur semblable, et que la proximité heurte. Bertrand avec sa voix posée.

Plus de temps, ajoute-t-il, il faudrait, pour développer la puissance du discours, sa force de persuasion au-delà de la raison, même si c'est encore jouable en silence. La puissance du discours diminue simplement le temps nécessaire pour

manipuler comme il faut. Et c'est chaque fois le temps qu'au cœur même de nos existences nous ressentons si vivement.

La condition obligatoire à la possibilité de pratiquer une hypnose réussie est la crédibilité. « C'est parce que je vous ai d'abord fait le coup impressionnant des aiguilles qu'on peut s'enfoncer sans douleur, que vous me créditez maintenant d'une autorité de savant, et qu'ainsi vous m'écoutez. » Notre esprit tout entier tourné vers les mots de Bertrand, sans concession. On peut envisager de remettre en cause ce qu'on croit, jusqu'à même l'abandonner rigoureusement, vu l'évidence de ses exploits. Et Bertrand explique alors que le phénomène ne dépend certes pas de l'intelligence des êtres, du nombre de diplômes, de la classe sociale, car la crédulité débranche le sens critique sous le poids de l'expérience. Que les gens qui coupent des têtes, et ceux qui vénèrent des hommes capables de prétendre avoir une communication privilégiée avec les lémuriens, comme des spectateurs captivés par l'intrigue, plongent tête la première dans cette bile de l'existence, cette obscurité compacte où tout fait sens dans la même direction. Les sceptiques sont des incroyables.

L'existence est bien confuse à celui qui ne croit pas sans raison.

7. JE SUIS CELUI QUI CONTINUE LA CREATION

En lançant son article dans l'altière arène des revues validées par des comités universitaires, Gettier poursuit comme il peut des recherches menées depuis plus de 2500 ans au bas mot sur des concepts aussi fuyants que ceux de connaissance, de réalité ou de preuve. En agitant des têtes aux couleurs variées selon les époques et les endroits, chacun poursuit comme il veut son plaisir plus ou moins partageable. L'action est toujours mêlée de passion, rarement universelle, et reconnue d'utilité publique ou bien privée. Sa portée oscille entre

l'explosion planétaire et l'éclosion discrète d'une énième feuille. Sa forme, quand elle est verbale, ressemble à un jet puissant, une berceuse, un mot de passe.

Et chaque fois, tout bouge.

En reculant de quelques années, résonne encore cette phrase isolée d'une conversation ordinaire. Je ne suis pas celui qui changera les règles. Précédée d'un « désolé », suivie d'un sourire. Ce n'est pas quelque chose qu'on aurait pu entendre de la bouche de Robespierre, ni d'un égorgueur d'infidèles, ni d'un hypnotiseur, et sans doute pas non plus de Gandhi, la modestie en plus. Et quelque part tu confesses comme ça que tu acceptes, sans ressentiment, ce rôle de caillou traîné dans l'histoire, concentré sur l'idée qu'à chaque instant suffit sa joie, et l'effort pour tenir jusqu'au prochain week-end. Le contexte aiderait à comprendre si on croyait, quoique sans raisons suffisantes, que venir d'un petit pays presque oublié de la carte, passer son enfance dans les blocs d'une ville faussement collective, apprendre l'accès à la liberté par l'argent et suivre l'appel des amis, implique une forme de démission face à l'ordre des choses.

Je n'y peux quoi que ce soit.

Et quelque part encore, tu penses que le monde n'a pas besoin d'être changé, que ceux qui ont de grandes idées souvent abusent et confondent, qu'on ferait mieux de bien ranger ses affaires. Pour ça oui. D'abord file, ensuite manifeste, disait Gandhi. L'ambition consiste à passer outre les fondements. Si tu n'y comprends rien, ne fais rien. Et il faut comprendre l'infra. Voir ce qu'il y a. Être au courant.

Et puis de toute façon le monde n'a besoin de personne, qui va et vient en majesté pendant qu'on fait des tentatives, qu'on pleure toutes les larmes ou qu'on rit à s'en tordre. Les saisons alternent. A peine quelques soudaines modifications, la plupart du temps est long, à l'échelle d'une montagne. Les

oiseaux continuent à chanter par-dessus la mer, les objets lentement à s'abîmer, les livres à s'écrire et la digestion à se faire. Tu es ce qui change dans le monde.

Les changements brusques sont souvent des révolutions, après lesquelles tout redevient comme avant. Alors que ta stratégie, l'inertie jour après jour patiemment travaillée au corps, dans l'espoir de davantage d'avantages, elle fonctionne comme cette création continue du meilleur des mondes. On est sûr de pas grand-chose. Mais tout change dans les détails, jusqu'à s'apercevoir un matin que le jardin d'à côté est maculé de fleurs.

Que la ville est bombardée.

Que le voile est levé.

Qu'il y a toujours au moins un point derrière un point final.